

Disparition Mort de Piero Gilardi, aux racines de l'«arte povera»

L'artiste italien est mort dimanche, à 81 ans. Promouvant «un art habitable», le natif de Turin avait placé tôt l'écologie au cœur de son œuvre.



L'artiste Piero Gilardi, en 2020. Courtesy de l'artiste et Michel Rein, Paris/Brussels

Figure pionnière de l'arte povera, [Piero Gilardi](#) a placé tôt l'écologie au cœur de son travail et s'est très vite lassé du circuit commercial et replié sur lui-même de l'art contemporain, inventant des formes de création collectives et dynamiques qui ne manquaient ni de culot ni d'humour. Il est mort dimanche, à 81 ans, à Turin, où il est né en 1942.

C'est en 1966 qu'il expose ses premières œuvres (qui font aussitôt un tabac) : des *Tapis-Nature* (*Tappeti-Natura*) où, avec des morceaux de troncs d'arbres, des fruits, des plantes, du gazon, en mousse polyuréthane, peints et posés au sol, il compose des petits coins d'une nature dont le designer Ettore Sottsass commente la part nostalgique : «*Il ne s'agit pas d'une nature victorieuse, ni violente, ni sauvage, ni gaie. C'est une nature misérable et perdue.*» En dépit de leurs couleurs vives et à cause de leur aspect fragmentaire, les *Tapis-Nature* portent en eux une certaine inquiétude, le désir de préserver ce qui peut encore l'être et de faire corps avec une flore tronçonnée. Car ces œuvres, entre sculptures et mobilier d'intérieur, ne veulent pas être contemplées de loin.

Masques satiriques

Elles promeuvent «un art habitable», et pour certaines un art dont on doit pouvoir se vêtir. Gilardi conçoit aussi des costumes (des *Vestiti Natura*) toujours en mousse qui travestissent en citrouille ou en pastèque sans que le porteur ne perde rien de son élégance naturelle. Ces déguisements, l'artiste les fait plus tard descendre dans la rue, au cours de manifestations citoyennes contre la guerre ou contre des réformes anti-sociales, notamment à l'occasion des luttes menées par les ouvriers des usines Fiat. Dès les années 70 en effet, Gilardi étend le domaine de l'art à celui de l'activisme et du militantisme. Il fabrique des posters, des banderoles, des masques satiriques à brandir dans les cortèges. Ce type de production court-circuite d'ailleurs l'art et ses lieux d'exposition, qu'il considère trop sacrés et hors-sol. A l'époque, l'artiste a momentanément cessé de l'être, préférant l'écriture, critique et théorique, qui lui permet de regarder et promouvoir les autres plutôt que lui seul. Il contribue au magazine italien *Flash Art* et à des revues américaines, françaises ou suédoises, tout en conseillant [Harald Szeemann](#) à l'occasion de l'exposition devenue historique, «Quand les attitudes deviennent forme». Dans les années 80, il multiplie de par le monde (au Nicaragua, au Kenya) les ateliers de création avec les populations locales, avant de rentrer à Turin et de livrer des installations de plus grande ampleur où la technologie, les nouveaux médias, sont mis en œuvre autant que sont interrogés leur pouvoir d'immixtion dans les esprits de chacun et dans les circuits de l'information.

MICHEL REIN PARIS/BRUSSELS



L'exposition «Dalla Natura all'Arte» à la galerie Michel-Rein à Paris. Kleinfenn, Courtesy de l'artiste et Michel Rein, Paris/Brussels

Echangeurs routiers

Toujours porté par le désir d'œuvre en collectif et de faire sortir l'art du musée ou des galeries, sans toutefois les snober (il est représenté à Paris par les galeries Semiose puis Michel Rein et a présenté une vaste rétrospective au MAXXI, à Rome), il met sur pied un drôle de «Parc d'art vivant» dans la banlieue de Turin, sur un terrain coincé entre échangeurs routiers, immeubles de bureau et entrepôts. Le lieu, où [Dominique Gonzalez-Foerster](#), [Michel Blazy](#) ou Gilles Clément ont planté des installations durables, se visite encore et accueille toujours séminaires et ateliers. Gilardi, quelque cinquante ans après ses premiers tapis beaux à tomber, savait encore être à l'avant-garde, à une époque où, dans l'art, cela se fait rare.